



SPECIAL JAPON

Tremblement et stupeur

Le Japon est invité au Salon du livre qui se tiendra du 16 au 19 mars : l'occasion de découvrir des romanciers terribles, une fantastique littérature et un pays marqué par la catastrophe du 11 mars 2011. A ce Japon dévasté, Michaël Ferrier livre une déclaration d'amour aux éclats douloureux et magnifiques. Renversant.

« Que peut-on écrire devant une beauté – ou une catastrophe – hors norme ? » s'interroge Michaël Ferrier, écrivain et professeur de littérature en poste à Tokyo l'année dernière. Une autre question se posait auparavant, encore plus existentielle, surgie des séismes à répétition qui ont frappé la ville de Tokyo comme des coups de massue venus des profondeurs. **Partir ou rester dans ce pays en proie à une cascade de chaos qu'aucun scénariste de film catastrophe n'aurait pu imaginer :** tremblement de terre, tsunami, crainte d'un désastre nucléaire. Même les Japonais ont peur, remarque Ferrier.

Alors, fuir ? C'est en écoutant « Così fan tutte », de Mozart, touché par « cette extraordinaire profondeur pétillante, joueuse, enjouée, qui vous assure que le calme est à portée de main », que l'écrivain choisit de

rester. Et plus encore de faire ce qu'absolument tout le monde lui déconseille : partir vers le nord, avec la belle Jun, sur la route 45 qui serpente entre l'océan Pacifique et les montagnes, à bord d'une camionnette pleine de vivres et de médicaments pour ceux qui ont tout perdu. Mais c'est peu dire que cet homme a le panache modeste. D'une écriture délicate conjuguée à une réelle empathie, il fait davantage que décrire un pays dont le mode de vie tout entier a été bouleversé, il nous fait ressentir ce qui le bouleverse. Tokyo, d'abord, les tremblements de terre qui s'enchaînent, l'impression de vivre avec un tapis roulant sous les pieds : il faudra attendre le 8 juin pour passer une journée entière sans une seule réplique. Puis Ferrier part avec son amoureuse, Jun, reprendre son souffle à Kyoto où le séisme a amplifié le désir de vivre, fait grimper en flèche le nombre de mariages. « On ne fait pratiquement rien, que l'amour. » Puis

en route vers le nord. Les côtes ravagées par le tsunami n'ont plus rien d'un paysage humain, tout n'est qu'étrangeté – le bruit insolite du vent qui n'a aucun élément sur lequel buter –, souffrance, scènes que les hommes ne devraient jamais voir, jamais connaître. Et puis, tout à coup, au hasard d'un virage ou d'une rencontre, Ferrier fait surgir un souffle de vie arraché à l'enfer, la photo d'un mariage qu'une secouriste s'acharne à nettoyer, des journalistes qui écrivent à la main leur article sur un carton d'emballage ou une affiche publicitaire, faute de tout, pour que les gens puissent lire, débattre, parler. A mesure qu'on s'approche de la centrale, on entre dans l'incommensurable, l'incalculable, où la seule chose dont on soit sûr, c'est qu'on n'est sûr de rien. L'effroi, partout. Le chapitre intitulé « La demi-vie, mode d'emploi » vaut tous les discours politiques antinucléaires. **« Que peut-on écrire devant une beauté – ou une catastrophe – hors norme ? » s'interrogeait Ferrier.** En chemin, il trouve sa réponse et sa façon, « des petites notes déferlantes, pointues, blanches ou noires, tout à la fois sauvages et soignées... » Le livre refermé, paradoxalement, on n'a qu'une envie : partir pour le Japon.

OLIVIA DE LAMBERTERIE

■ « **Fukushima** récit d'un désastre », de Michaël Ferrier (Gallimard, 263 p.).

Michaël Ferrier

Fukushima

Récit d'un désastre

GALLIMARD